

Maryse ou la chronique d'une génération qui se cherche

Aurélien Boivin

Numéro 110, été 1998
Théâtre et pédagogie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56321ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boivin, A. (1998). Compte rendu de [*Maryse* ou la chronique d'une génération qui se cherche]. *Québec français*, (110), 91–93.

Maryse

OU LA CHRONIQUE D'UNE GÉNÉRATION QUI SE CHERCHE

PAR AURÉLIEN BOIVIN



De quoi s'agit-il ?

Premier roman de Francine Noël, *Maryse*¹ est à la fois un roman d'apprentissage et une satire sociale. Il raconte, non sans humour et dans une étonnante maîtrise de l'écriture, l'histoire d'une génération, celle du *flower power*, à la fin des années soixante et au début des années soixante-dix. L'histoire est centrée sur Maryse, une jeune femme de vingt ans, au début du roman, qui aspire à la liberté après avoir connu une enfance difficile dans un quartier défavorisé de la ville de Montréal. Tout en poursuivant ses études, d'abord à l'école des Beaux-Arts, puis en littéralogie (entendons, bien sûr, en littérature) à l'Université du Québec, elle gagne péniblement sa vie et tombe amoureuse d'un jeune homme, Michel Paradis, étudiant comme elle à la même faculté, qui la domine par son attitude, ses gestes et la parole qu'il lui impose. Après cinq ans de vie commune avec ce pauvre type, plus préoccupé de vivre une révolution de salon que d'entretenir une saine relation amoureuse avec sa copine, tout en croyant épouser la cause du prolétariat, elle effectue une lente remontée vers elle-même, se libère et accède enfin à la parole et à la vie.

Le titre

Maryse, le personnage principal et peut-être aussi la narratrice, donne son titre au roman. C'est elle qui est focalisée et c'est

surtout son point de vue que le lecteur connaît. C'est son histoire qu'elle raconte à travers sa vie de couple avec un intellectuel de gauche. Ainsi que l'écrit Réginald Martel, c'est vraiment à travers elle que « se manifestent [...] les vrais changements, plus profonds que les modes »². Une série d'événements sont évoqués qui provoquent chez elle une réelle prise de conscience. Signalons, entre autres, la mort de son père, son rapprochement avec sa mère, la confirmation de sa stérilité, l'alcoolisme de sa belle-mère, l'amorce de sa carrière de professeure de cégep. Maryse atteint à la conscience féminine nouvelle, sans écraser personne, contrairement à certains hommes, tels Michel Paradis ou le poète Oubedon, qu'elle nous fait découvrir par petites touches, au fil des chroniques.

Le temps

Le roman débute le 21 novembre 1968 et se termine en août 1975. Par la voix d'une narration omnisciente, Francine Noël reconstitue le quotidien d'une époque mouvementée, celle d'une génération d'étudiants héritiers de mai 1968 (« six ans de retard, c'était peu pour une ancienne colonie », p. 39), conscients qu'ils écrivaient une nouvelle page d'histoire. La narration évoque, çà et là, dans ses chroniques, des souvenirs d'une enfance malheureuse, dans une famille pauvre et éclatée, que Maryse doit fuir à peine âgée de douze

ans, pour devenir pensionnaire dans un couvent que dirigent les sœurs de la Désolation de Marie où, en raison de sa pauvreté, elle doit se mettre au service des autres élèves, plus riches, pour avoir accès à la même éducation : « La première année de couvent, elle avait été ouvrière domestique parmi une quinzaine d'autres filles de son genre. On les cantonnait dans une classe spéciale où la sœur enseignante la moins brillante de la congrégation leur faisait l'école quatre heures par jour au lieu de six. Le reste du temps, elles servaient les autres pensionnaires et faisaient leur ménage » (p. 445). Francine Noël décrit l'effervescence de la fin des années 1960 et du début des années 1970, rappelant au passage, sans s'y attarder ni les expliquer, une foule d'événements de cette période trouble de l'histoire du Québec : la manifestation contre le *bill 63* et la lutte pour la reconnaissance de la langue française, la crise d'octobre, l'enlèvement de James Richard Cross, l'assassinat de Pierre Laporte et la loi des mesures de guerre, la montée du marxisme et de la gauche, l'avortement aux États-Unis, le suicide, la libération de la femme, son accès au marché du travail et le problème des garderies, l'éducation des masses, le respect de la nature et l'importance de l'écologie, l'éclatement des familles, etc. Elle tâte aussi du fantastique ou, plutôt, du réalisme magique en faisant intervenir quelques génies, esprits du bien et esprits du mal.

Le lieu

Le roman se déroule presque essentiellement à Montréal où Maryse est née, rue de l'Hôtel de Ville et où elle a grandi. À sa sortie du couvent, ses études classiques terminées, elle gagne d'abord sa vie comme serveuse au Maplewood Inn, puis comme ouvreuse à la Place des Arts, tout en fréquentant l'école des Beaux-Arts et l'université. C'est alors qu'elle s'installe avec Michel, fils bourgeois d'Outremont, quittant un minable appartement qu'elle partageait avec des paumés comme elle pour un quartier chic. Elle fréquente divers lieux, bars, cafés, restaurants, le plus souvent La Luna de papel, où elle rencontre ses amies. Elle effectue un voyage dans les Cantons de l'Est, au chalet de ses beaux-parents, et fait un séjour d'un mois au bord de la mer, aux États-Unis, en compagnie de Marie-Thérèse, où elle écrit un texte, peut-être le livre que nous lisons. Au terme de son apprentissage, elle rend visite à sa mère, avec qui elle avait rompu tout lien, et renoue aussi avec son père, qui a déserté le foyer alors qu'elle était encore une enfant, en se rendant dans la cabane délabrée qu'il a habitée avant sa mort, en pleine forêt. Ces deux visites la libèrent autant que le départ de Michel pour Paris, qu'elle quitte définitivement pour accéder enfin à la liberté et à la vie qu'elle désirait.

La structure

Divisé en descriptions d'événements bien datés dès les titres de chapitres, qui suivent l'ordre chronologique, et en « Chroniques floues », souvent en alternance, le roman est constitué de six parties d'inégales longueurs et d'un épilogue. Les quarante et une chroniques, dont seize font partie de la deuxième catégorie, constituent autant d'entrées dans cette sorte de journal intime écrit à la troisième personne et livrent au lecteur le point de vue de Maryse qui nous donne ainsi accès à son album de photos, dans lequel il manque certaines pièces car, écrit-on, « même avec les photos manquantes, leur album n'aurait pas fait le poids à côté de ceux des familles d'Outremont. C'était cela, la véritable pauvreté : ils étaient tellement pauvres qu'ils n'avaient même pas de souvenirs » (p. 483).

Les personnages

Maryse (Mary) O'Sullivan. C'est le personnage principal, qui ouvre son album de souvenirs pour présenter une foule

d'autres personnages, membres de sa famille ou de divers groupuscules qui participent à sa quête d'autonomie et d'authenticité ou qui en sont témoins. « [M]oitié irlandaise, moitié canadienne-française, elle s'était rangée du côté français à cause de son séjour au couvent » (p. 13). Il n'est donc pas étonnant que, pour elle, la position séparatiste ne soit « ni évidente, ni claire, ni simple » (p. 43). D'origine prolétarienne, comme Florentine Lacasse, avec laquelle elle s'identifie, elle a réussi à faire ses études classiques chez les sœurs de la Désolation de Marie, « comme protégée du curé, à titre d'enfant abandonné » (p. 412). Son père, un alcoolique habitué de la taverne Nowhere, a en effet quitté le foyer familial, abandonnant à leur sort femme et enfants. Maryse rompt tôt avec sa famille, qu'elle hait, et gagne péniblement sa vie tout en poursuivant ses études. À vingt ans, elle aime passionnément Michel Paradis avec qui elle partage sa vie pendant cinq ans mais qu'elle quitte sans regret pour reprendre sa liberté. Au terme de sa (re)naissance, après avoir été « bêtement amoureuse et complaisante, trop disponible » (p. 313), elle accepte, devenue ainsi « moins vulnérable » (p. 313), un poste de professeure au cégep. Elle réalise aussi un grand rêve : puisque, depuis le départ de Michel, « elle n'est plus hors-d'ordre, hors-propos, hors-texte » (p. 501), elle décide d'écrire et devient enfin une vraie femme, prenant sa place dans l'institution, car de « texte-prétexte » et de « texte-objet » elle est « devenue un texte-sujet » (p. 423).

François Ladouceur. Il a 23 ans, au début du roman, et termine une maîtrise en cinéma avec un mémoire sur « l'accumulation des sémèmes démonstratifs dans la section gauche de l'écran du *Napoléon* d'Abel Gance » (p. 26). Il obtient même une bourse pour aller à Paris compléter un doctorat avec une thèse sur « le problème de la polysémie dans le récit abelgancien » (p. 61). Ami et confident de Maryse, qu'il tente de sécuriser, « malgré son obsession constante de la mort » (p. 26), il aime la vie, le monde, les gens et semble heureux de sa situation, contrairement à bien d'autres personnages de son entourage. « [C]ostaud et bien charpenté. Il était même un peu musclé. Pour un intellectuel. Il n'était pas beau, mais [...] avait un charme indéniable qui lui venait d'un fond généreux » (p. 26). Il est attentif aux autres, doux et tendre. Maryse est même d'avis qu'il aurait dû s'appeler

Latendresse (p. 275). À son retour de Paris, il devient professeur à l'université populaire du centre-ville. Il est l'image intellectuelle du patient Eutrope Gagnon. Mais il doit se contenter de Marie-Thérèse, l'amie de Maryse. Comme l'héroïne, il écrit un roman, qu'il porte à un éditeur à la fin de la chronique.

Michel Paradis. C'est un jeune intellectuel de gauche né dans le quartier bourgeois d'Outremont que Maryse aime mais qui ne lui rend pas son amour. D'ailleurs Maryse le compare à Jean Lévesque que Florentine aime sans être payée de retour (p. 238). Parce qu'il la domine et l'aliène, Maryse le considère comme « la vision mâle de sœur Sainte-Monique » (p. 240), une religieuse qui l'a souvent humiliée au pensionnat. Coureur de cafés et coureur de jupons, grand parleur mais peu actif pour mener à terme la révolution prolétarienne, il réussit à rédiger un mémoire de maîtrise sur la pornographie et à obtenir une charge de cours à l'université, avant son départ pour Paris et sa rupture avec Maryse. Il est à la fois l'image de François Paradis, de Jean Lévesque et de Michel Beauparlant de *L'Isle au dragon* de Jacques Godbout.

Marie-Thérèse Grandmaison, dite Marité. C'est une amie de Maryse qui a connu, contrairement à la narratrice, une enfance heureuse dans une riche famille de juge d'Outremont. Avocate de profession, elle épouse un avocat, avec qui elle a un enfant. Mais le mariage s'effrite avec la transformation des valeurs et elle doit compter sur la garderie des *Petits Bouts de Chriss* pour poursuivre sa carrière. Elle tombe amoureuse de François avec qui elle a un autre enfant.

Marie-Lyne Flouée, dite MLF. Autre amie de Maryse, elle est comédienne célibataire spécialisée dans les amours avec des hommes mariés. Elle est assurément libre sexuellement — c'était avant l'apparition du sida — puisqu'elle entretient presque constamment en même temps trois liaisons avec des amants. Sans travail et sans diplôme — elle a été refusée au Conservatoire et à l'École nationale de théâtre —, elle s'exile à Paris pendant plus d'un an. Fortement conscientisée, elle travaille à une réforme de la société et défend la langue française. Elle deviendra « one-woman show de profession ».

Le roman est habité par une foule d'autres personnages secondaires : Mélibée Marcotte, le chat de Maryse ; Coco Ménard (Laflamme), ancien

felquiste devenu moniteur de garderie ; Francine Fauchée, l'intellectuelle ; le couple Francine et Gilles Crête, militants marxistes de la Ligue Machiste-Nationaliste (p. 90) ; Élise Lanuelle, la muette, qui finit par se suicider ; le poète Oubedon, qui se couvre de ridicule, et sa muse Elvire Légarée qu'il exploite, image du pouvoir mâle qui domine l'institution littéraire ; sans oublier les membres de la famille O'Sullivan, Tommy, le père, ivrogne et déserteur, Irène Tremblay, la mère soumise et résignée, Rose Tremblée, la femme de ménage, tout aussi soumise, sœur Sainte-Monique, que Maryse qualifie de « maudite vache » (p. 240), etc.

Les principaux thèmes

La recherche d'identité. *Maryse* est essentiellement, selon André Vanasse³, le récit de la (re)conquête de soi et de la recherche d'identité. Très jeune, la narratrice rompt tout lien avec sa famille, sauf avec son père, avec qui elle entretient une relation imaginaire qui lui rappelle, par l'évocation d'une comptine, celle de *My Fair Lady* et « des fragments de souvenirs » (p. 29) d'un vieux film que son père, « projectionniste occasionnel au Rialto » (p. 173), lui racontait alors qu'elle était fillette. Après avoir subi les humiliations réservées aux gens de sa classe, au pensionnat, après avoir entretenu pendant cinq ans une relation amoureuse à sens unique avec Michel, elle décide de se (re)prendre en main et de se (re)faire une identité, une nouvelle personnalité. C'est par l'écriture qu'elle accède finalement à la parole.

L'aliénation. Maryse, au début du roman, est une femme aliénée, dépendante (p. 64) depuis sa plus tendre enfance marquée par la pauvreté et la lutte des classes. L'amour qu'elle voue à Michel, elle en est consciente, la rend veule (p. 80-81). Elle confie un jour à son carnet, sorte de journal intime : « Jusqu'à quel point l'amour, toute relation amoureuse ne comporte-t-elle pas une part de masochisme et de servitude ? » (p. 187). Dans le monde d'intellectuels qu'elle fréquente, elle est mal à l'aise et en vient à douter d'elle-même et de « sa future carrière de travailleuse intellectuelle » (p. 213). Mais elle accède finalement à l'indépendance.

La condition féminine. *Maryse* peut être perçue, à travers ses différentes chroniques, comme une synthèse de la condition féminine québécoise bien avant les années soixante. L'héroïne, comme Angéline de Montbrun, accède au pouvoir

de la parole par l'écriture, ce que n'ont pu réaliser la silencieuse Maria Chapdelaine, Florentine Lacasse, voire Élise Lanuelle. *Maryse* est l'image de toutes les femmes qui, au cours des décennies 1960 et 1970, ont choisi de se dire pour modifier leur condition de vie. Ce roman, écrit avec à-propos Francesca D. Benedict, « pose un regard rétrospectif sur la question des relations qu'entretiennent les femmes et la société, les femmes et les hommes et les femmes entre elles »⁴. Marité et MLF incarnent la génération des femmes libérées, contrairement à leur mère respectives, à la mère de Maryse, à Rose Tremblée et à Elvire Légarée.

L'intertextualité. La narratrice multiplie les allusions à Elisa Doolittle, l'héroïne de *My Fair Lady*, dont elle se plaît à citer le même refrain (p. 79). Elle relie cette chanson à l'antique Pygmalion, à la pièce de Bernard Shaw et aux versions filmiques de Asquit et Cukor. De plus, de nombreuses citations parsèment l'œuvre (Proust, Simone de Beauvoir, Marx, Lacan, Althusser, etc.) et participent à cette pratique de l'intertextualité. Les allusions à des écrivains d'ici et d'ailleurs témoignent encore d'une vaste culture, qui multiplie les titres d'œuvres, de chansons, de films, sans oublier les fréquentes indications de l'acte d'écrire lui-même, de Maryse, de Marité, de François, de Michel...

Se rattache aussi à cette pratique la pastiche du jargon universitaire, des méthodes d'analyse et des théories littéraires. Le plus bel exemple est le plaidoyer de Maryse vis-à-vis de Michel qu'elle a trompé avec le serveur espagnol Manuëlo (p. 423-424). La critique est parfois cinglante, ironique, humoristique. Après avoir avoué à François qu'elle utilise, comme grille d'analyse, « la petite beige pâle pointillée sur fond écrit » (p. 448), la même que François, Maryse constate que ses étudiants veulent des recettes. Puis, elle et François « parlèrent longtemps de sémantique, de marque, de sèmes, de malsèmes, de transhumance [...] ils s'attardèrent sur la taxinomie des bornes et clôtures, des champs de cygnes verdoyants et finirent inévitablement par se remémorer les riches lopins Duchamp du signe entrevus jadis dans la salle de bains d'un ami commun. Tout cela, bien sûr, ne les avançait pas à grand-chose, mais leur ouvrait des horizons lourds de sens, et surtout, ça soulageait » (p. 449).

Autres thèmes à exploiter : la pauvreté, l'amitié, l'enfance malheureuse...

Le sens de l'œuvre

En écrivant *Maryse*, Francine Noël a voulu d'abord régler ses comptes avec le passé aliénant des Québécoises et Québécois soumis. Aussi elle ne manque pas de critiquer, non sans humour, les institutions, dont le mariage, la famille, le milieu universitaire (voir le passage consacré à une enquête universitaire pour la recherche d'un peintre talentueux (p. 259-272)). Le roman est une critique aussi des systèmes (l'éducation basée sur la lutte des classes), critique d'une certaine libération de la femme, critique enfin de l'écriture et de la langue à travers l'apparition du génie de la langue française qu'assassine Maryse, qui se permet, dans la narration même, de mélanger divers niveaux de langage, jusqu'au « joual refabrique », écrit-elle. *Maryse* est un portrait social réussi d'une époque mouvementée de la petite histoire du Québec⁴.

Notes

1. Maryse, Présentation de Gilles Marcotte, Montréal, BQ, 1997, 523 p. [VLB, 1983].
2. Réginald Martel, « Un livre magnifique. C'était hier déjà », dans *La Presse*, 14 janvier 1984, p. C-3.
3. André Vanasse, « *Maryse* de Francine Noël. Papa Tom, Elisa Doolittle et les autres... », dans *Lettres québécoises*, 33 (printemps 1983), p. 34.
4. Francesca D. Benedict, « La prise de la parole dans *Maryse* de Francine Noël », dans *Voix et images*, 53 (hiver 1993), p. 264-272 [voir p. 264]. On consultera avec profit et intérêt le dossier consacré à Francine Noël dans *Voix et images*, 53 (hiver 1993).

